



Tout petit que j'étais, je m'élançai à l'eau et la sauvai. (Page 790.)

été bourreau on n'en est pas exempt. Du moment où j'ai vu sa blessure, j'en ai eu mauvaise idée; et, vous le savez, c'était son opinion à lui-même, puisqu'il demandait un moine.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

De quoi se composait-elle alors? De Joseph Mazzini, l'infatigable promoteur de l'unité italienne, sur la tête duquel l'Italie a mis d'abord la couronne de lauriers de la victoire, et met aujourd'hui la couronne d'épines de l'ingratitude. Joseph Mazzini, à peine connu à cette époque par quelques publications patriotiques, tourmenté par la police de Milan, s'était réfugié à Marseille, où il posait les premières pierres de l'œuvre immense entreprise par lui, en envoyant avec mille difficultés en Piémont les numéros de la *Jeune Italie*.

Les nobles et les prêtres piémontais, qui s'étaient emparés de l'esprit de Charles-Albert, tremblèrent en entendant sonner le tocsin de la pensée. Depuis deux ans qu'ils avaient pris racine à la cour, ils avaient pu déjà mesurer leur puissance; et cependant ils connaissaient le roi Charles-Albert, son immense soif de popularité, et, bien qu'il fraternisât ostensiblement avec l'Autriche, ils avaient peur qu'un jour ne se réveillât en lui, nous ne dirons pas quelque levain de libéralisme, mais quelque éclair-d'ambition.

On savait que Charles-Albert, dans ses nuits fiévreuses, comme en ont les rois, rêvait le trône d'Italie. Or, ce trône, il n'y pouvait monter qu'en donnant la main à la révolution; le trône d'Italie était à la nomination non des rois, mais des peuples.

Il fallait donc mettre une barrière entre lui et les patriotes.

Un jour, un assassin en bonnet de juge se leva et dit :

— Il est temps de lui faire goûter le sang.

Le même jour, le roi Charles-Albert fut prévenu qu'un grand complot se tramait contre lui dans l'armée; ce complot, dit-on, avait pour but de le détrôner.

Les faits furent dénaturés, les périls exagérés; on attaqua toutes les fibres de l'homme et du prince pour lui donner ces ressentiments mortels dont avaient besoin ces hommes qui s'intitulent les sauveurs des monarchies.

On dénonça, on mentit, on calomnia, et la soif du sang fut habilement éveillée dans le gosier royal¹.

Une commission criminelle extraordinaire fut créée à Turin pour diriger par une impulsion unique tous les supplices du Piémont.

La première violation du Code pénal fut cette décision de la commission, que tous les accusés, militaires ou non, seraient justiciables d'un conseil de guerre.

C'est alors que fut faite la réponse mémorable que l'on va lire.

Un officier, qui siégeait comme juge dans le conseil d'enquête, interrogeait un jurisconsulte sur quelques principes de droit criminel. Le jurisconsulte lui répondit que la première base de toute loi, que la première règle de tout Code était celle-ci : « Un conseil d'enquête militaire doit se déclarer incompétent à juger des citoyens. »

— Cela ne nous est pas possible, répondit l'officier; le général a ordonné de nous déclarer compétents.

1. Brofferio, Histoire du Piémont.

Et, pour cette fois, l'ordre du général fut la base de la loi, la règle du Code.

Le premier qui tacha la pourpre du nouveau roi fut le caporal Tamburelli; il fut fusillé par derrière, pour avoir commis le crime de lire à ses soldats la *Jeune Italie*.

Le second fut le lieutenant Tolla, coupable d'avoir eu entre les mains des livres séditieux, et, connaissant le complot, de ne l'avoir pas dénoncé.

Comme Tamburelli, il fut fusillé par derrière.

C'était une ingénieuse invention de la magistrature piémontaise pour assimiler le supplice de la fusillade à celui de la potence.

Ce n'était point assez de tuer, il fallait essayer de déshonorer. Le 15 juin, on fusillait, toujours par derrière, le sergent Miglio, Giuseppe Biglia et Antonio Gavolli.

Tous ces hommes-là moururent avec un courage admirable. Jacopo Ruffini était enfermé dans les prisons de la tour de Gènes. On cherchait à lui enlever les forces par tous les moyens: défaut de nourriture, défaut de sommeil. Il sentit qu'il s'affaiblissait, non-seulement physiquement, mais moralement. Il résolut de ne point attendre qu'on le plaçât entre la mort et la honte. Craignant de n'avoir point la force de choisir la mort le jour où la chose arriverait, il détacha une lame de fer de la porte de sa prison, l'aiguisa et s'en coupa la gorge.

Dans les spasmes de son agonie, il eut le temps d'écrire du bout de son doigt, et avec son sang, sur la muraille :

« Je lègue par testament ma vengeance à l'Italie. »

Lorsqu'on entra le matin dans sa chambre, on le trouva mort.

A Gènes furent fusillés :

Luciano, Piacensa et Louis Turffs.

A Alexandrie :

Domenico Ferraris, Giuseppe Menardi, Giuseppe Bigano, Amandi Costa, Giovanni Mariui.

Puis vint le tour d'Andréa Vochieri.

Comme à Jacopo Ruffini, consacrons à Andréa Vochieri quelques lignes.